meurait dans la même maison qu'avait habitée l'homme célèbre que vous avez choisi pour patron. Ami, parent, successeur de Rozier, Cochard continuait les améliorations que l'éminent agronome avait répandues sur la côte du Rhône, et en ajoutait quelques autres fort importantes.

Plus tard, lorsqu'il fut, d'une manière définitive, fixé à Lyon, vous vous empressâtes de l'appeler dans votre sein, à titre de membre ordinaire. Nul ne coopéra avec plus de zèle à vos nobles et utiles travaux; nul n'enrichit vos portefeuilles d'ouvrages plus précieux: pendant trois ans, il occupa votre fauteuil; et, lorsque la vieillesse eut refroidi son activité, et lui eut rendu fort difficile l'assiduité à vos séances, vous lui déférâtes les honneurs de la vétéranee.

Cochard, en quittant la vie, a laissé des regrets amers. Les sciences utiles et la première de toutes, celle qui nourrit les hommes, firent une grande perte; et les sentiments affectueux, une perte plus douloureuse encore, et plus difficile à réparer. Toujours juste, toujours obligeant, toujours philanthrope, il s'était, dans une longue carrière administrative qu'avaient traversée tant d'orages politiques, concilié un très-grand nombre d'amis reconnaissants. Jeune encore, je débute dans la carrière, lorsqu'il me tendit une main paternelle; et, depuis cette époque déjà bien éloignée, je me suis assis bien fréquemment à son foyer domestique. Il me rendait le confident de ses recherches et de ses découvertes scientifiques; le témoin de ses travaux et de ses améliorations agricoles. J'eus, pendant plusieurs années, l'honneur de coopérer avec lui à une entreprise d'utilité publique, digne d'un autre sort (1). Ceux d'entre vous, Messieurs, qui, ainsi que moi, ont cultivé d'une manière intime l'excellent Cochard, et le nombre en est grand, trouveront tout naturel que je fasse entendre mes sentiments personnels dans une Notice que je dois prononcer au nom de la Société.

(1) Archives historiques et statistiques du Rhône.